

Postface

« *Il y a des périodes où l'on ne peut rien, sauf ne pas perdre la tête.* »

Louis Mercier, *La Chevauchée anonyme*, Éditions Noir, Genève, 1978, p. 19.

Quand parut, en 1970, la première édition de *L'Incrévable Anarchisme*¹, de Louis Mercier Vega (1914-1977), le temps était au reflux – Mai 68 avait deux ans –, mais pas à la démoralisation. L'aventure brillait encore de mille feux dans nos imaginaires, et les plus optimistes parmi nous voulaient y voir une répétition générale. J'avais vingt ans et des souvenirs plein la tête. L'échappée belle avait ouvert un horizon que le réel de l'après ne pourrait pas clore. La brèche était là, prête à s'élargir sous les poussées répétées de nos désirs.

Me revient précisément en mémoire le moment où Mercier, qui était un ami proche de mon père – Fernando Gómez Peláez, militant anarcho-sindicaliste espagnol –, me remit en main propre un exemplaire de son livre. « Tiens, même, me dit-il, ça devrait t'intéresser. » La couverture était franchement réussie : sur fond noir, une tache blanche où, explosif à souhait, l'emblème de la Makhnovtchina sentait le Molotov. Il savait, Mercier, que j'avais été barricadier et que, par inclination naturelle, mes élans me poussaient vers l'épopée libertaire. Il devinait sans doute aussi que j'avais tout à apprendre de l'anarchisme qui, pour lui, était un monde en soi, complexe, contradictoire, éclaté, divers, qui faisait à la fois « mouvement » et « milieu ».

Si *L'Incrévable Anarchisme* marcha bien, c'est que ce remarquable voyage à l'intérieur d'un mouvement à qui l'actualité avait redonné quelques couleurs – mais dont les idées, faits et

¹ Louis Mercier Vega, *L'Incrévable Anarchisme*, UGE, 10-18, 1970.

gestes étaient si souvent calomniés par l'histoire officielle –, coïncida avec un retour de l'anarchisme « version néo ». Mercier, cela dit, ne cédait pas à cette mode, ou le moins possible. Son but était autre : profiter de ce moment historique où, comme idée, l'anarchisme revivait, et pas seulement dans les chapelles de la Vieille Cause, pour s'intéresser aux formes et contours multiples et flexibles qu'il avait adoptés au cours de sa déjà longue histoire pour résister au temps et surseoir à son enterrement. Car celui-ci fut souvent annoncé comme une évidence dissimulant à peine les désirs de ses ennemis déclarés. En 1970, ses fossoyeurs se trouvaient plutôt du côté des gardiens de l'Ordre, gaullistes ou staliniens, qui, à peine remis des frayeurs que leur causa, en plus des grèves sauvages, le flamboiement du drapeau noir, se rassuraient en se réjouissant du retour à la normale. Fut-il lu, cet *Incredible Anarchisme*, par les émeutiers de Mai ? Aucune statistique ne l'atteste, mais, pour avoir fréquenté alors certains de leurs quartiers d'hiver qui entretenaient la flamme en attendant son retour – appartements collectifs, communautés et lieux de repli divers, à Paris et ailleurs –, il était partout, ce livre. Plus délicat est de savoir s'il fut lu avec l'attention qu'il méritait, mais il suffit que je convoque quelques souvenirs de discussions autour de cet *Incredible Anarchisme* avec des compagnons anars de fraîche éclosion, pour que, du fond du temps, me revienne l'impression qu'on lui faisait souvent reproche de faire trop cas de l'histoire de l'anarchisme et pas assez de Mai 68. Les néo-anars étaient effectivement branchés sur le présent, tic que parachèveront les post-anars en balançant les « grands récits », y compris libertaires, aux poubelles de l'histoire devant être déconstruite. Comme quoi tout est dans tout, et réciproquement, quand la roue de Clio tourne à l'envers.

Quelque temps après la parution de son livre, et alors que Mercier m'avait embarqué avec quelques « jeunes » dans une

étrange aventure – celle de la revue *Interrogations* – dont il fut incontestablement le concepteur et le maître d'œuvre dans sa saison parisienne² –, je m'ouvris à lui des appréciations post-soixante-huitardes sur son livre dont j'avais été le témoin direct, mais surtout de ce qu'elles révélaient à mes yeux, à savoir une prégnance excessive du présentisme – l'ici et maintenant d'une époque – que je percevais, moi, alors étudiant en histoire, comme une forme inédite de désintérêt pour les leçons du temps long. Mercier, qui ne manquait pas d'humour, m'écouta attentivement et conclut à peu près ainsi : « Et alors ? Ce n'est pas l'époque qu'il faut juger. Elle est comme elle est. Moi, c'est le mouvement libertaire qui m'intéresse, et je connais assez bien sa longue histoire pour savoir que ce que tu me racontes confirme cette curieuse propension qui le caractérise à produire tout à la fois le feu et la cendre, le plein et le vide, le meilleur et le pire. Je ne dirais pas que les copains dont tu me parles, c'est le pire, mais sûrement que sans s'intéresser à leur histoire, ils iront vers le vide et finiront par se lasser de l'anarchisme. Tant mieux, après tout. »

En ces temps de l'après-Mai, Mercier pressentait à l'évidence, et peut-être à tort, que l'époque, malgré ses ridicules, marquait peut-être la fin d'une traversée du désert pour un anarchisme globalement calomnié par le stalinisme et ses avatars faussement qualifiés de « gauchistes ». Un peu comme si le pire étant passé, l'heure n'était pas venue de désarmer, mais de reprendre. Ailleurs et autrement. Cet écart qu'il pratiqua si

² La revue *Interrogations*, publication quadrilingue – français, anglais, espagnol et italien – parut de décembre 1974 (n° 1) à octobre 1978 (n° 16). Selon un principe fondationnel bien établi, elle devait changer de comité de rédaction tous les deux ans. Sa première saison (1974-1976) fut parisienne ; sa seconde turino-milanaise (1977-1978).

souvent et qui n'était qu'une façon de se dégager du jeu rituel qui consiste à se demander ce que le voisin anar pense, il l'accomplit encore, s'accordant la suprême liberté de jouer une fois de plus le « milieu » contre le « mouvement » – l'affinitaire contre l'organisationnel – et d'y trouver quelques amis prêts à le suivre dans son questionnement et sa quête de lucidité. À vrai dire, ce fut une leçon pour moi. À trop juger, on juge mal. Pour le reste, son intuition était juste : nombre de mes acolytes de cet après-printemps ne firent effectivement pas long feu dans l'anarchisme. Le présentisme l'avait sans doute fait passer de mode.

Si, plus d'un demi-siècle après, cet *Incredible Anarchisme* tient toujours la route, au point de relever désormais de la catégorie des livres indispensables, c'est que tout y est de la démarche et du style de Mercier : la rigueur, l'implication, la lucidité et une intime connaissance du « milieu/mouvement » anarchiste dans divers pays et continents qu'il a souvent arpentés, sous divers noms d'emprunt, du temps de sa jeunesse ardente de Rouletabille de l'anarchie sans majuscule. Du Mexique des frères Magón à l'insurrection hongroise de 1956, des kropotkiniens chinois aux immigrés d'Europe qui furent pour beaucoup dans l'importation de l'anarchisme en Amérique latine, des insurrections espagnoles sous bannière rouge et noire aux prises d'assaut italiennes sous drapeau noir en passant par la Hollande, la Suède, l'Allemagne, l'Italie, la France et j'en passe, ce tour du monde anarchiste ne se contente pas de recenser les avancées et les reculs d'un mouvement multiforme, fluide, inspirant et combatif, il en chevauche aussi, sans passéisme mais sur le temps long de l'histoire, les pertinences et les contradictions, les points forts et les impensés, l'agilité et les rigidités, les réussites et les failles. Sans en juger les fondements ni les abstraire de l'éthique anarchiste et de la haine du pouvoir qui l'animèrent pour le meilleur et le pire. Car, quitte à faillir

dans la stratégie, tout est fondé dans ce qui s'obstine, éthiquement, à refuser la délégation de pouvoir, le culte du chef, dans ce qui prône le refus de parvenir, la liberté sans rivages, le communisme sans clôtures. Il est possible, après tout, que la longévité de l'anarchisme ait tenu pour partie à cela, à son entêtement, à sa manière de conjuguer pensée et action, à ses intuitions, à ses constances et même à ses dérogations quand la cause en valait la peine. Bien sûr, Mercier n'avait pas de mots assez durs pour condamner, par exemple – mais quel exemple ! – la déviation gouvernementaliste espagnole de l'automne 1936, mais toujours en plaidant pour qu'advînt un jour une analyse enfin dépassionnée des conditions qui conduisirent les instances représentatives du mouvement libertaire espagnol à s'enfoncer jusqu'au bout, et sans rien y gagner, dans l'erreur du ralliement, par antifascisme, à une République bourgeoise qui l'avait tant pourchassé.

Mercier concevait la lucidité comme une discipline de tous les instants. Intransigente, elle reposait, sur une méfiance affirmée de l'illusion lyrique et sur la certitude que l'anarchisme devait sortir du discours propagandiste et auto-légitimant en se confrontant au réel, passé et présent. Le repli magnifique sur l'Aventin de l'Idée pure ne l'attira jamais ; il y voyait, à juste titre, une garantie d'inexistence. Pour lui, il s'agissait d'être du monde comme il était, et non comme il eût souhaité qu'il fût. D'y être en n'abdiquant rien de son éthique libertaire, mais en refusant l'isolement, c'est-à-dire en acceptant, pour peser sur son cours, les choix qu'imposait le réel en y tenant sa place sans faillir. Marianne Enckell saisit justement cette dimension du personnage quand elle écrit : « La plus haute valeur à ses yeux, c'était d'être régulier : quand on a pris une décision, un engagement, on s'y tient coûte que coûte. Homme d'organisation, les organisations traditionnelles lui importaient si peu

qu'il a risqué l'estime de certains pour avoir soutenu des initiatives, participé à des expériences qui ne s'inscrivaient pas dans les sigles connus mais dans le mouvement réel et dans le monde présent. Sans compromis, sans illusions : sans jamais désespérer³. »

Cette étrange époque – les années 1970 – que certains s'en-têtent à juger enthousiasmante et qui, par bien des côtés, ne fut que bavarde, offrit pourtant à Mercier l'occasion d'exercer à son endroit cette curiosité lucide dont il ne se départit jamais. La tâche était rude : interroger l'anarchisme dans ses fondements, en le confrontant aux nouvelles formes de domination et aux mutations sociétares. *Interrogations*, sa revue, le tenta et secoua quelque peu ses rhétoriques dominantes, ses interprétations simplistes et ses figures mythiques, mais au-delà de l'intention, louable et périlleuse, de définir une sorte d'anarchisme pour les temps présents, c'est la quête d'une méthode qui s'y affirmait. Elle était clairement définie dans le premier numéro de la revue : « Ce qui nous manque, c'est un réseau de correspondants, objectifs et dépassionnés quant à l'observation, attentifs aux faits et aux phénomènes plus qu'aux mots, et capables de suivre ce qui nous apparaît comme questions essentielles, à savoir les mécanismes d'exploitation et de pouvoir, ainsi que les manifestations de résistance. » Du pur Mercier...

À vrai dire c'est en son jeune temps, à vingt-quatre ans et alors que, de retour du front d'Aragon, il opérait sous le pseudo de Charles Ridel dans la revue *Révision*⁴ (tout un programme !) que Mercier élaborait une typologie négative de

³ Marianne Enckell, *Interrogations*, n° 13, janvier 1978.

⁴ Sur la revue *Révision*, nous renvoyons à l'excellente l'étude de David Berry – « Charles Ridel et la revue *Révision* (1938-1939) » – publiée dans *Présence de Louis Mercier*, pp. 37-50, Lyon, Atelier de création libertaire, 1999.

l'anarchisme qu'il rattachait à son atavisme anti-organisationnel, à l'élasticité de sa doctrine, à son imprécision théorique et à son goût pour les généralités hâtives. Il dérogea même aux convenances en dénonçant un « anarchisme de gouvernement » fait de connivence avec le républicanisme radical, coupé de toute dimension sociale et « où le bon-cœurisme et les sentiments humanitaires débordent », portés par « les vieilles barbes “indépendantes” et les cabotins de la larme à l'œil ». Le ton était rude, tranchant, sans concession. Tout y passait : l'antifascisme sans contenu de classe et l'empressement de la CNT et de la FAI à capituler « en surenchérissant d'esprit réaliste » et « à endosser avec satisfaction le complet veston de ministre ou de conseiller ». Seules surnageaient dans ce déluge critique deux figures mythiques de l'anarchisme violent, celle du prolétaire sans état d'âme et celle du démolisseur solitaire et isolé. Cette table rase révélait, sans aucun doute, une particularité de Charles Ridel-Louis Mercier : son attachement évident pour l'inconvenance de la jeunesse et son attirance pour la démolition des idoles. Mais s'arrêter là relèverait du contresens, car si ce Ridel s'exprime – et comment ! – dans les colonnes de *Révision*, c'est un autre Ridel qui perce sous l'outrance du premier, celui qui insiste – comme le souligne très justement David Berry – « sur la sincérité, la clarté, la lucidité, le parler vrai, le rejet de la langue de bois », celui qui s'interroge sur la nécessité de repenser le concept de socialisme dans la liberté, celui qui exige des intellectuels qu'ils exercent à fond leurs talents d'analyse et de critique mais sans prétendre diriger une classe ouvrière qui se suffit à elle-même, celui qui conteste le sens de l'Histoire théorisé par les marxistes et ne croit pas à l'avènement fatal du socialisme. Dans *Révision*, l'autre part de Ridel, celle qui fait de lui un analyste subtil, contrebalance en permanence, mais sans la nier jamais,

la première, celle du canonnier anarchiste. Les deux composent un homme qui n'a pas fini de balancer entre l'une et l'autre.

Cette méthode, auto-expérimentée, il la tint, sa vie d'anarchiste entière, pour la seule possible et la seule capable de sortir l'anarchisme de son nuage idéologique et de ses branlantes certitudes. Bien sûr, parce qu'elle exigeait beaucoup, trop peut-être, elle ne porta que modérément ses fruits, mais elle contribua sans aucun doute à faire d'*Interrogations* une remarquable revue. Sans Mercier, l'entreprise eût été proprement impossible. Il fallait son sérieux, sa ténacité et son expérience pour la mener à bien, mais plus encore cet entêtement dont il savait faire preuve pour convaincre les sceptiques – nous – de sa viabilité. À vrai dire, nos doutes tenaient pour beaucoup au fait que le petit monde anarchiste de l'après-68 ne nous avait pas accoutumés à l'excellence, ni même à la qualité. En ces années où des gardiens du Temple Anarchie, forcément orthodoxes, puisque gardiens, n'avaient d'autre priorité que de traquer, d'un côté, des marxistes libertaires de récente obédience et, de l'autre, des « quotidiennistes » à la quotidienneté tapageuse qui s'imaginaient changer la vie avant que la leur ne les change, l'illusion battait son plein, et à tous les étages de l'édifice libertaire. D'aucuns, un peu dépassés mais indéniablement opiniâtres, veillaient à la pureté de l'immaculée Anarchie ; d'autres, politiques en diable, souhaitaient la remettre d'aplomb en rallumant quelques vieux débats non tranchés ; d'autres enfin, produits directs d'une époque qui désira sans mesure et délira plus que nécessaire, prétendaient la vivre en occupant les marges du social. Tous – ou presque –, cela dit, déclinaient le rêve émancipateur avec une belle constance a-historique. Tournés, les uns, vers un passé désormais aboli, accrochés, les autres, à un « ici et maintenant » quelque peu

fantasmé, les libertaires de ces années-là se contentaient finalement de peu du moment qu'on ne les contrariait pas. Ce qui tombait bien car leur volonté de maintien, d'une part, de valeurs inopérantes ou leur appétit de subversion, de l'autre, ne gênaient, au fond, personne. Car le Pouvoir avait gagné, et pour longtemps. L'illusion, c'était de croire le contraire. Inutile de dire qu'elle était partagée et qu'elle engendrait, *de facto*, chez les plus critiques, un évident sentiment d'impuissance. Mercier, lui, n'en avait cure. Il avait connu pire en d'autres temps : le total isolement d'un mouvement coupé de ses racines, replié sur lui-même, vivant sa déshérence et expérimentant dans l'inutile.

Cette résurgence des années 1970, Mercier la jugeait pour ce qu'elle était : une occasion – la dernière pour lui – de porter plus avant l'exigence d'un anarchisme lucide et une volonté affirmée de passer le flambeau après avoir tracé la route. On ne savait certes pas, alors, que Mercier « avait déjà décidé de mettre à une certaine échéance un terme à sa vie », comme l'indique Amedeo Bertolo (1941-2016) dans un texte qui témoigne de cette aventure⁵, mais on sentait l'urgence qui l'animait, et davantage encore cette volonté de transmettre son savoir-faire et d'assurer l'avenir de la revue. Si son incroyable capacité de travail et son investissement de tous les instants nous surprisent, ce n'était pas simplement parce qu'ils contrariaient, pour partie, notre indolence. On y voyait la résultante d'un militantisme d'une autre époque, celle qui produisit des femmes et des hommes tenaces, solides, infatigables. Aujourd'hui, l'évidence s'impose : *L'Increvable Anarchisme*, d'une part, *Interrogations*, de l'autre, relèvent d'un même acte militant réfléchi, celui sur lequel Mercier souhaitait tirer le rideau en

⁵ Amedeo Bertolo, « *Interrogations*, Mercier tel que je l'ai connu », *Présence de Louis Mercier*, ACL, 1999.

l'offrant en legs aux successeurs qu'il s'était choisis. De 1973 à 1977, il y consacra « la plus grande partie de son énergie, de son travail intellectuel, de son capital de connaissances et de ses ressources financières »⁶, poursuit Bertolo, avant de laisser voguer la revue sous d'autres cieus dès qu'il sentit que la chose était possible et que son heure était passée.

Il est toujours vain de tenter de saisir la mécanique d'un être qui, d'une certaine manière, joua sa vie durant à l'insaisissable. Car si Mercier fut, à lui tout seul, une « fédération de pseudonymes », chacun cultivant au gré du passage du temps une part de son anarchisme, c'est toujours une même « volonté constante de tenir » face aux défaites ou aux contrariétés qui l'anima, comme il l'écrivit dans l'admirable *Chevauchée anonyme*⁷ et comme il en attesta dans *L'Incrévable Anarchisme*.

Son activité débordante du début des années 1970 reposa sur une idée de base : si, après Mai-68, l'anarchisme était ressorti de l'oubli, on pouvait lui inventer un avenir, mais à la seule condition de perdre, comme il l'écrivait déjà plus de trente ans auparavant à propos de l'Espagne, cette « exécration habituelle que la plupart des révolutionnaires ont prise – sous l'influence des démocrates larmoyants et réactionnaires – de ne réfléchir sur les faits qu'avec leur sentimentalisme passif ». Cette conviction d'un désert enfin traversé reposait, comme toujours chez lui, sur un examen minutieux d'une réalité complexe. Pêle-mêle, il y décelait des signes encourageants : le « caractère antiautoritaire des plus récentes révoltes ouvrières », l'« effondrement progressif de la croyance au socialisme d'État », la « systématisation de l'absurde » dans un capitalisme

⁶ Amedeo Bertolo, *ibid.*

⁷ Louis Mercier Vega, *La Chevauchée anonyme : une attitude internationaliste devant la guerre (1939-1941)*, réédition : Agone, 2006.

sans autre justification que la pérennisation de « sa propre existence ». C'est dans cette dialectique du possible que, sans enthousiasme exagéré, il se situait alors. Ce qui avait changé, c'était la perspective, non la méthode, qu'il énonçait ainsi : « étudier et analyser les problèmes de la société d'aujourd'hui d'un point de vue libertaire », « aller au-delà, de la réédition des classiques », « s'intéresser et interpréter les expériences de caractère anarchiste qui pouvaient se dérouler ici ou là » ; « abandonner le terrain facile des certitudes pour celui des questionnements »⁸. Aucune prise à l'illusion chez Mercier et toujours la même exigence de lucidité, quelle que soit l'époque et contre toutes les époques.

Freddy GOMEZ, octobre 2025.

⁸ Entretien en espagnol accordé par Mercier à Josep Alemany en décembre 1976 et publié à titre posthume dans le numéro 13 d'*Interrogations*, janvier 1978.